

Nous n'avons pas toutentendu, en revanche nous avons pratiquement tout vu car rien ne s'est passé hors de la présence de l'un des nôtres. Un commissaire, en proie à de violents maux de tête, qui prise une théorie bien particulière des sciences physiques et ne

Juli Zeh

L'ultime question

roman traduit de l'allemand
par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus

croit pas au hasard, résout sa dernière affaire. Un enfant est kidnappé sans le savoir. Un médecin fait ce qu'il ne devrait pas faire. Un homme meurt, deux physiciens s'affrontent, un officier de police est amoureux.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un jeune homme accusé de meurtres s'est prétendu originaire du futur où ses victimes vivaient bel et bien. Il aurait commis ses crimes pour prouver l'existence de mondes multiples. La presse demande alors à Sebastian, jeune physicien de renom, d'expliquer cette théorie à ses lecteurs. Il s'affranchit de cette tâche sans prendre position.

Pour son ami Oskar, chercheur en physique fondamentale, cette "compromission" est inacceptable. Il défie Sebastian, et lui propose un débat télévisé sur des questions cruciales : Qu'est-ce que la réalité ? Est-elle unique ? Existe-t-elle en dehors de notre perception ?

Quelques jours plus tard, un homme meurt et un enfant est enlevé. Les notions qui préoccupaient les deux hommes changent alors de signification.

Le commissaire Schilf se fraye un chemin à travers la jungle des indices présents ici-bas, dans le seul monde réel qu'il nous soit permis de connaître.

Mêlant métaphysique et physique quantique à la question de notre rapport au réel et au virtuel, le nouveau roman de Juli Zeh offre, de la première à la dernière ligne, suspense, intelligence et plaisir littéraire.

"LETTRES ALLEMANDES"

série dirigée par Martina Wachendorff

JULI ZEH

Juli Zeh a suivi des études de droit international. Son premier roman, L'Aigle et l'Ange (Belfond, 2004) rencontre immédiatement un grand succès international. La Fille sans qualités (Actes Sud, 2007 ; Babel n° 912), traduite dans treize pays, a été adaptée au Théâtre de Hambourg.

Juli Zeh compte sept ouvrages à son actif. Son oeuvre d'essayiste et de romancière a été récompensée par une dizaine de prix. En France, La Fille sans qualités a reçu le prix Cévennes du meilleur roman européen (2008).

DU MÊME AUTEUR

L'AIGLE ET L'ANGE, Belfond, 2004.

LA FILLE SANS QUALITÉS, Actes Sud, 2007 ; Babel, 2008.

Titre original :

Schilf

© Schöffling & Co. Verlagsbuchhandlung GmbH,
Francfort-sur-le-Main, 2007

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00355-5

JULI ZEH

L'ULTIME QUESTION

roman traduit de l'allemand
par Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus

ACTES SUD

Prologue

Nous n'avons pas tout entendu, en revanche nous avons pratiquement tout vu car rien ne s'est passé hors de la présence de l'un des nôtres.

Un commissaire, en proie à de violents maux de tête, qui prise une théorie bien particulière des sciences physiques et ne croit pas au hasard, résout sa dernière affaire. Un enfant est kidnappé sans le savoir. Un médecin fait ce qu'il ne devrait pas faire. Un homme meurt, deux physiciens s'affrontent, un officier de police est amoureux. A la fin, tout semble différent de ce qu'avait imaginé le commissaire – et pourtant parfaitement identique. Les idées de l'homme sont une partition où vient s'inscrire en biais la musique de sa vie.

C'est à peu près comme ça que les choses se sont passées, selon nous.

*Premier chapitre en sept parties.
Sebastian découpe des courbes.
Maïke fait la cuisine. Oscar vient en visite.
La physique appartient aux amants.*

1

Peu avant l'arrivée, à une altitude de cinq cents mètres environ en venant du sud-ouest, Fribourg ressemble à une tache claire aux bords effilochés posée dans les replis de la Forêt-Noire. La ville donne l'impression d'être tombée du ciel un beau jour, éclaboussant les pieds des montagnes environnantes. Assises en cercle, les hauteurs du Belchen, du Schauinsland et du Feldberg surplombent une ville qui, à l'échelle chronologique du massif qui l'entoure, est apparue il y a six minutes environ, tout en voulant faire croire qu'elle s'étend depuis toujours au bord de cette rivière au nom curieux : la Dreisam, qui évoque immanquablement une solitude à trois.

Un simple haussement d'épaules du Schauinsland coûterait la vie à des centaines de cyclistes amateurs, de touristes montés à bord du téléphérique et de chasseurs de papillons ; si par ennui le Feldberg venait à se détourner, il scellerait la fin de toute la contrée. Mais puisque les montagnes scrutent d'un air sombre l'activité des rues de Fribourg, on s'efforce d'y créer des distractions. Tous les jours, montagnes et forêts expédient dans la ville quantité d'oiseaux qui

ont pour mission de relater les événements les plus récents.

Là où les ruelles se font venelles, où les ombres se rapprochent et s'épaississent, des façades aux tons jaune ocre et rose délavé perpétuent le Moyen Age. D'innombrables lucarnes, accroupies sur des toits raides, offriraient d'idéales pistes d'atterrissage si les propriétaires ne les avaient hérissées de piquants. Un nuage balaie au passage la clarté posée sur les façades. Boulevard Leopold, une fillette à tresses s'achète une glace. La raie sur son crâne évoque le tracé parfait d'une route à grande circulation.

A quelques coups d'aile de là, la rue Sophie-de-la-Roche, une artère si verdoyante qu'elle peut s'offrir son propre climat. Un vent léger y souffle en permanence, ce vent indispensable au bruissement des frondaisons. Les marronniers ont survécu d'un siècle à l'architecte responsable de leur plantation, atteignant une taille bien supérieure à ses prévisions. Tandis que leurs longs doigts touchent les balcons des immeubles, leurs racines soulèvent les pavés et traversent les murets bordant le Gewerbebach qui coule le long des fondations. Bonnie and Clyde, elle en col marron, lui en col vert, cancanent tout en payant à contre-courant avant de faire demi-tour, toujours au même endroit, et de se laisser emporter jusqu'à leur point de départ. Sur leur tapis roulant, ils dépassent les passants, guettant du coin de l'œil la promenade en surplomb, à l'affût de quelques miettes de pain.

De cette rue Sophie-de-la-Roche émane une telle impression de bien-être qu'un observateur impartial pourrait imaginer qu'une parfaite harmonie avec le monde environnant est la condition sine qua non pour avoir le droit d'y déclarer

sa résidence principale. En raison de l'humidité qui remonte du Gewerbebach, on laisse grandes ouvertes les portes des immeubles : des passages pour piétons semblent jaillir telles des langues de leurs bouches béantes. Le plus beau de ces immeubles se trouve sans conteste au numéro 7 : une façade blanche, discrètement ornée de stuc, sur laquelle tombent en cascade les fleurs bleues d'une glycine. Un vieux lampadaire somnole en attendant de prendre son service de nuit ; enveloppés d'une étoile de lierre, les moineaux piaillent à qui mieux mieux. Dans un peu plus d'une heure, un taxi va apparaître au coin de la rue pour s'arrêter devant cette maison. Assis sur la banquette arrière, le client va relever ses lunettes de soleil afin de régler la course. Puis il sortira du véhicule et renversera la tête en arrière pour lever les yeux vers les fenêtres du second étage. A l'heure qu'il est, deux pigeons musardent déjà sur la corniche, trotinant de long en large, s'inclinant l'un devant l'autre et donnant à l'occasion quelques coups d'ailes pour jeter un œil dans l'appartement. Tous les premiers vendredis du mois, Sebastian, Maike et Liam peuvent être certains que ces observateurs volants ne les quitteront pas des yeux de toute la soirée.

Derrière l'une de ces fenêtres, Sebastian est assis à même le sol de son bureau, tête baissée et jambes repliées sous lui, entouré de petits bouts de papier et de ciseaux comme s'il était en train de confectionner des étoiles de Noël. Accroupi à ses côtés, Liam. Blond comme son père, la peau claire, son allure générale en fait un vrai Sebastian en miniature. Il examine une

feuille de carton rouge sur laquelle l'imprimante laser a dessiné une courbe en zigzag, une sorte de grand panorama alpin. Au moment où Sebastian prépare les ciseaux, Liam lève un doigt menaçant.

— Attention ! Tu trembles !

— C'est parce que j'essaie de ne pas trembler, espèce de p'tit malin ! rétorque Sebastian qui regrette le ton de sa voix en découvrant les yeux étonnés de son fils.

Sebastian est nerveux, de cette nervosité qui s'empare de lui tous les premiers vendredis du mois et qu'il met à chaque fois sur le compte de sa mauvaise journée. Tous les premiers vendredis du mois, la moindre bricole peut venir gâcher sa bonne humeur. Aujourd'hui, ce fut une rencontre au bord de la Dreisam où il a l'habitude de se détendre après ses cours pendant la pause de midi. Il est tombé sur un petit groupe de personnes qui, un peu à l'écart du chemin et sans raison évidente, entourait un tas de sable aplati d'où émergeait un pitoyable arbrisseau que seul un échafaudage de tiges de bois et de liens en caoutchouc maintenait debout. Trois jardiniers s'appuyaient sur leurs pelles. Un homme un peu pataud, vêtu d'un costume sombre et affublé d'une petite fille accrochée à sa jambe, se plaça au milieu de ce monticule et prononça quelques paroles solennelles. Arbre de l'année. Api noir. Amour de la patrie, de la nature, de la création. Des dames âgées entouraient la scène d'un demi-cercle de silence. Puis un coup de bêche, une petite pelletée de sable pleine d'affectation, suivie d'un peu d'eau versée par la petite fille à l'arrosoir. Applaudissements. Sebastian ne put s'empêcher de penser à Oskar et à ce

qu'il n'aurait pas manqué de dire devant pareil spectacle : "Regarde-moi ce troupeau de plantigrades en adoration devant sa propre impuissance." Et Sebastian aurait éclaté de rire sans dire à quel point il se sentait proche de l'arbre de l'année : un arbrisseau au milieu d'une gigantesque construction destinée à le soutenir. Il se tourne vers son fils :

— Tu sais ce que c'est "l'arbre de l'année" ?

Liam secoue la tête tout en fixant les ciseaux immobiles dans la main de son père.

— L'arbre de l'année, c'est n'importe quoi. Et il ajoute : La pire connerie qui soit.

— C'est aujourd'hui que vient Oskar, n'est-ce pas ?

— Evidemment. Sebastian commence à découper. Pourquoi ?

— A chaque fois que nous recevons la visite d'Oskar, tu dis des choses bizarres. Et, en désignant du doigt la feuille de carton, il ajoute : Et en plus, tu rapportes du travail à la maison.

— Je croyais que ça te faisait plaisir de peser des courbes ? lui lance Sebastian d'un air indigné.

Du haut de ses dix ans, Liam est déjà suffisamment intelligent pour ne pas répondre. Bien sûr qu'il prend plaisir à aider son père à réaliser une expérience de physique. Il sait pertinemment que la ligne en zigzag décrit le résultat d'une mesure radiométrique, tout en étant incapable d'expliquer le sens du mot "radiométrique". Il est possible de déterminer l'intégrale sous la courbe en pesant la surface de carton découpée. Mais Liam sait tout aussi bien que l'institut regorge d'ordinateurs capables de réaliser cette opération sans qu'il soit nécessaire de recourir à un tel bricolage. Tout cela aurait certainement pu attendre lundi et cette

occupation de fin d'après-midi est donc destinée avant tout à faire plaisir à Liam et à calmer les nerfs de Sebastian. Surtout quand on sait que la planche à découper et les couteaux tranchants dont ils auraient besoin pour réaliser les minuscules entailles et encoches dans le carton sont réquisitionnés par Maïke dans la cuisine.

Quand Maïke cuisine pour Oskar, les ustensiles lui appartiennent, à elle et à elle seule. A chaque fois que Sebastian l'entend évoquer dès le matin la nouvelle recette dans laquelle elle va se lancer, il ne peut s'empêcher de se demander pourquoi elle accorde tant d'importance à ces rencontres. Que Liam révère littéralement le grand physicien venu de Genève devrait être pour elle un élément plutôt défavorable. De plus, Oskar lui parle toujours avec une ironie cinglante. Et malgré cela, c'était elle qui, dix ans plus tôt, avait inauguré cette tradition des repas communs et elle y tenait dur comme fer. Pour Sebastian, il est possible qu'elle essaie, consciemment ou inconsciemment, de remettre quelque chose à sa juste place. Quelque chose qui doit se dérouler sous ses yeux et non pas se développer de manière incontrôlée dans des domaines cachés. Quant à savoir ce dont il s'agissait, ils n'en avaient jamais parlé. Au fond de lui, Sebastian admire sa femme pour sa détermination tranquille.

Invariablement, elle lui demande :

— Il vient bien vendredi, n'est-ce pas ?

Et tout aussi invariablement, Sebastian acquiesce d'un signe de tête. C'est tout.

En son milieu la courbe devient plus simple, vers la fin elle se complique de nouveau. Des deux mains, Liam tient le carton, et quand les ciseaux finissent par surmonter le dernier écueil

et que le morceau dentelé tombe par terre, il exulte. Avec précaution, il ramasse le chef-d'œuvre en le tenant par les bords et file en premier à la cuisine pour voir si la balance de ménage est disponible.

Habillée d'une robe blanche qui pourrait laisser penser qu'elle veut qu'on l'épouse pour la seconde fois ce soir, Maike se tient debout devant la desserte et découpe des feuilles de salade récalcitrantes. Elle est pieds nus. De son orteil droit, elle gratte machinalement une piqûre de moustique sur son mollet gauche. Par la fenêtre ouverte entre un air estival où se mêlent des odeurs de goudron chaud, d'eau qui coule et le parfum d'un vent qui, tout là-haut dans le ciel, jongle avec les hirondelles. Dans la lumière intense, Maike fait plus que jamais partie de ces femmes qu'un homme rêve de hisser sur son cheval pour l'emporter dans la lumière du soleil couchant. Elle a quelque chose de particulier qui lui permet de supporter qu'on la regarde à deux fois. Sa peau est encore plus claire que celle de Sebastian et sa bouche très légèrement inclinée, ce qui lui donne l'air un peu songeur quand elle rit. Son allure générale est pour beaucoup dans le succès de la petite galerie d'art moderne qu'elle tient au centre-ville : elle est l'agent des artistes qu'elle expose, à l'occasion leur modèle. Chez elle, l'esthétique est un véritable culte. Un intérieur aménagé sans chaleur la fait souffrir, et elle est incapable de poser un verre sur une table sans l'avoir au préalable soulevé pour le passer dans la lumière.

Lorsque Sebastian s'approche d'elle par l'arrière, elle écarte ses mains humides, découvrant

des aisselles rasées avec soin. Les doigts de Sebastian gravissent doucement l'escalier de ses vertèbres, depuis le coccyx jusqu'à la nuque.

— Mais tu trembles. Tu as froid ? lui demande-t-elle.

— Existe-t-il autre chose, en dehors de mon système neurovégétatif, qui éveille encore l'intérêt de mes proches ? lui lance Sebastian d'une voix délibérément trop forte.

— Oui, répond Maïke. Du vin rouge.

Sebastian lui embrasse tendrement la nuque. Tous deux savent que maintenant Oskar a sans doute lu l'article paru dans le *Spiegel*. Maïke n'a pas la prétention de comprendre vraiment le cœur de leur interminable controverse, mais elle en sait l'imperturbable déroulement. D'abord, la voix d'Oskar se fait douce et menaçante : il s'apprête à passer à l'attaque. Bras ballants, les yeux clignant plus souvent que d'habitude, Sebastian entame sa défense.

— J'ai acheté un vin italien, un brunello, je suis sûre qu'il l'appréciera, dit Maïke.

Au moment où Sebastian attrape la carafe, une petite lumière rouge glisse sur la poitrine de Maïke, un peu comme si un tireur d'élite éméché l'avait prise pour cible par la fenêtre entrouverte. Parfum de fruits rouges, de tanins, de terre. Sebastian résiste à la tentation de s'en servir un verre et se tourne vers Liam qui attend, debout devant la balance de ménage. Joue contre joue, ils découvrent le résultat sur l'écran digital. Sebastian serre son fils contre lui :

— Impeccable, petit professeur. Qu'en dis-tu ?

— La nature est en parfaite adéquation avec nos calculs, dit Liam tout en guettant sa mère du coin de l'œil.

On entend les petits coups secs réguliers de son couteau sur la planche à découper. Elle n'aime pas que Liam essaie d'épater la galerie avec des phrases toutes faites.

Avant de rapporter la courbe dans son bureau, Sebastian s'arrête un instant sur le pas de la porte. Il sent que dans un moment Maike va lui dire qu'elle protégera ses arrières : une expression qu'elle affectionne car elle fleure bon ce combat connu sous le nom de "quotidien" et dont, soir après soir, elle sort victorieuse. Et pourtant Maike n'est pas ce que l'on appelle une battante. Avant de faire la connaissance de Sebastian, c'était une rêveuse un peu exaltée. Le soir, quand elle parcourait les rues de la ville, elle s'immisçait en pensée dans tous les intérieurs éclairés : elle arrosait alors des plantes qui ne lui appartenaient pas, mettait la table pour des dîners qui n'étaient pas les siens et passait la main sur les cheveux d'enfants qui ne l'étaient pas davantage. Chaque homme devenait un amant potentiel dont elle partageait la vie imaginaire : une vie débridée ou bourgeoise, artistique ou politique, selon la couleur des yeux et la stature de son vis-à-vis. Au passage, l'imagination vagabonde de Maike pénètre au cœur des gens et des habitations. Jusqu'à sa rencontre avec Sebastian. A l'instant où elle s'était jetée dans ses bras rue Kaiser-Josef à Fribourg (selon elle, mais Sebastian soutient quant à lui que c'était place de la Cathédrale, car il existe deux versions différentes de leur rencontre, une pour elle, une pour lui), la réalité avait changé de densité, passant de l'état gazeux à l'état solide. Ce fut un vrai coup de foudre interdisant toute alternative, réduisant une multitude de possibilités à la seule et unique

réalité présente. L'intrusion de Sebastian dans la vie de Maike représenta – pour utiliser son vocabulaire emprunté à la mécanique quantique – un effondrement de la fonction d'onde. C'est depuis cette époque que Maike a des arrières à protéger. Elle le fait en toute occasion et elle aime ça.

— Après, vous serez tranquilles pour discuter, lui lance-t-elle tout en écartant avec l'avant-bras une mèche de son front. Je prot...

— Je sais, lui répond Sebastian. Merci.

Le rire de Maike découvre un chewing-gum coincé entre ses molaires ; malgré cela, ses yeux d'enfant et ses cheveux clairs la rendent irrésistible.

— Il arrive quand, Oskar ? demande Liam d'un ton boudeur.

Tandis que ses parents se lancent un regard éloquent, il étale son impatience sur la table sous forme d'ornements faits de morceaux d'oignons et de gousses d'ail. Quand insolence rime avec créativité, Maike laisse faire.

Bizarre tout de même, songe Oskar, que tous les êtres humains soient composés des mêmes éléments. Que cette glande surrénale envoyant dans ses artères une bouffée d'adrénaline qui lui procure une légère ivresse se retrouve dans le système neurovégétatif de la frêle Asiatique qui, dissimulée sous le masque de Yoko Ono, distribue café et sandwiches aux voyageurs. Que les ongles de cette fille, ses cheveux, ses dents soient de la même substance que les ongles, les cheveux et les dents de tous les occupants du train. Que ces mains qui versent le café soient mues par les mêmes tendons que celles d'Oskar fouillant son porte-monnaie. Que cette paume où il laisse tomber quelques pièces en évitant de la toucher présente les mêmes lignes que la sienne.

En lui tendant son gobelet, la jeune femme le dévisage un peu trop longtemps. Le train passe sur un aiguillage. Pour un peu, elle lui renversait le café sur le pantalon. Oskar prend le gobelet, les yeux baissés pour éviter le sourire rayonnant qu'elle ne manquera pas de lui adresser en partant. Si encore il n'y avait entre

eux que cette similitude des paumes. Si au moins ils n'avaient en commun que le carbone, l'hydrogène et l'oxygène. Mais l'analogie est plus profonde, elle descend jusqu'aux protons, neutrons et électrons qui les constituent tous les deux et dont se composent aussi la tablette sur laquelle il appuie ses coudes et le gobelet qui lui chauffe les doigts. Pour cette raison, Oskar n'est jamais qu'un fragment parmi d'autres de la matière dont l'univers est formé et qui contient tout ce qui existe, rien ne pouvant lui échapper. Il sait que les limites de sa personne s'estompent dans un vaste tourbillon de particules. Il se sent littéralement mêlé aux autres individus. Cette sensation, il la trouve presque toujours déplaisante. A une seule exception près. Et c'est chez elle qu'il se rend.

Si Sebastian voulait décrire son ami Oskar, il dirait qu'il a la tête de quelqu'un qui a réponse à tout. La théorie des cordes parviendra-t-elle un jour à concilier mécanique quantique et physique relativiste ? Peut-on porter une cravate blanche avec un smoking ? Quelle heure est-il à Dubaï ? Qu'il écoute ou qu'il parle, ses yeux de granite reposent, immobiles, sur son vis-à-vis. Oskar est un homme dont les veines sont pleines de vif-argent. Toujours dominant le paysage qui l'entoure, comme un général en campagne. Qu'on ne saurait affubler d'un diminutif niais. En sa présence, les femmes s'assoient sur leurs mains pour les empêcher de s'égarer sur lui. Quand il avait vingt ans, on lui en donnait trente. Depuis qu'il a dépassé la trentaine, on le dit sans âge. Grand, svelte, il a le front lisse et des sourcils minces qui ne cessent de vouloir se

relever en points d'interrogation. Il a beau se raser avec soin, une ombre de barbe assombrit ses joues légèrement creusées. Même quand il porte comme aujourd'hui un pantalon noir et un pull-over tout simple, sa tenue semble recherchée. Sur lui, le tissu n'aurait jamais l'audace de faire des faux plis. Le plus souvent, son maintien exprime un mélange de décontraction apparente et de tension réelle qui incite les autres à le fixer avec insolence en plein visage. Ils murmurent derrière son dos, à la recherche de son nom parce qu'ils le prennent pour un acteur. Et Oskar est bel et bien célèbre dans certains milieux, non pour ses performances théâtrales mais pour ses théories sur la nature du temps.

L'été glisse le long des fenêtres tel un ruban vert et bleu. Une route longe les rails. Le train laisse les voitures loin derrière lui ; elles semblent collées à l'asphalte parsemé de petits lacs de lumière plate. Oskar vient tout juste de sortir ses lunettes de soleil quand un jeune homme lui demande s'il peut s'installer à côté de lui. Oskar se détourne en cachant ses yeux derrière les verres teintés. Le jeune homme passe son chemin. Sur la tablette, le gobelet de café baigne dans une flaque brunâtre.

Ce qui lui rend bien souvent la vie intolérable, c'est sa sensibilité aiguë pour la distinction, la classe. Nombreux sont les gens qui ne peuvent souffrir leurs congénères, mais bien peu sont en mesure de le justifier de façon précise. Il leur pardonne d'être tous composés de protons, de neutrons et d'électrons. Il ne saurait leur pardonner leur incapacité à supporter dignement cette triste réalité. Quand il pense à son enfance, il se revoit à quatorze

ans, cerné par un groupe de garçons et de filles hilares, qui désignent ses pieds de leurs doigts tendus. Il venait de vendre sa bicyclette à l'insu de ses parents pour acheter sa première paire de chaussures cousues main ; par précaution, il les avait prises trop grandes de trois pointures. Depuis lors, son mépris pour les rires déplacés est toujours aussi vivace. Il déteste l'outrage, les fanfaronnades et la joie maligne des imbéciles. A ses yeux, il n'est rien de plus intolérable qu'un crime contre l'élégance et la classe. Si jamais il devait un jour, ce qui n'est nullement dans ses intentions, commettre un meurtre, ce serait sans doute à cause d'une remarque inconvenante de sa victime.

Ses condisciples cessèrent d'un coup de se moquer de lui quand, à l'âge de seize ans, il eut atteint la taille d'un mètre quatre-vingt-dix. Ils cherchèrent même à susciter son intérêt. Dans la cour du lycée, on parlait plus fort quand il passait à proximité. En classe, quand une fille prenait la parole, elle louchait vers lui comme pour s'assurer qu'il l'écoutait. Même le professeur de mathématiques, un individu négligé dont les cheveux trop longs chatouillaient la chemise, prit l'habitude de s'adresser à lui en disant "C'est bien ça, non ?" chaque fois qu'il cassait sa craie en mettant un point final à une rangée de chiffres. Et pourtant, après le bac, Oskar était le seul de sa classe à n'avoir jamais expérimenté dans la pratique l'amour du prochain. Il considérait cela comme une victoire. Il était convaincu qu'il n'existait personne au monde dont il pourrait supporter la présence pendant plus de dix minutes.

L'énormité de cette erreur lui donna le vertige quand, à l'université, il rencontra Sebastian. Ils

se repérèrent dès le premier jour du semestre inaugural, en raison de leur stature. Leurs regards se croisèrent par-dessus la tête des autres étudiants, et, dans l'amphi, ils prirent tout naturellement place l'un à côté de l'autre. Ils écoutèrent en silence l'allocution laborieuse du doyen. Puis ils entamèrent dans le couloir une conversation à bâtons rompus et, au bout de dix minutes, Sebastian n'avait pas encore proféré la moindre sottise, pas plus qu'il n'avait ri bêtement. Non seulement Oskar supportait sa présence, mais il avait envie de poursuivre l'entretien. Ils se rendirent à la cafétéria et passèrent le reste de la journée à discuter. Dès lors, Oskar rechercha la compagnie de son nouveau camarade, qui n'avait rien contre. Leur amitié n'eut pas besoin d'un temps d'adaptation, elle n'avait pas à s'épanouir progressivement. Elle s'alluma tout simplement, comme s'allume une lampe quand on appuie sur l'interrupteur.

Toute tentative de décrire les mois qui suivirent menace de s'enliser dans l'emphase. Depuis qu'Oskar avait décidé de poursuivre ses études à l'université de Fribourg, on ne le voyait plus qu'en habit : jaquette, pantalon rayé, cravate gris perle. Sebastian ne tarda pas à l'imiter et à venir en cours costumé en dandy. Tous les matins, ils se dirigeaient l'un vers l'autre, comme aimantés, dans le parc de l'institut de physique, passant devant le reste des étudiants qui n'existaient que pour leur barrer la route, et se saluaient d'une poignée de main. Ils n'achetaient qu'un seul exemplaire de chaque manuel parce qu'ils aimaient rapprocher leurs têtes au-dessus de la même page. Dans les amphis, personne ne s'asseyait à côté d'eux. On trouvait leur accoutrement étrange et pourtant on ne s'en moquait

pas, même pas quand ils se promenaient l'après-midi bras dessus, bras dessous au bord de la Dreisam, en s'arrêtant tous les trois pas parce que les choses importantes ne peuvent être dites en marchant. Dans leur tenue désuète, ils ressemblaient à une carte postale jaunie collée avec soin dans le présent, mais le raccord était visible. Le grondement de la Dreisam rongea une partie de leur conversation ; les arbres excités par le vent leur faisaient signe. Jamais le soleil de cette fin d'été n'était plus beau que lorsque l'un d'entre eux le désignait du doigt en évoquant le problème des neutrinos solaires.

Le soir, ils se retrouvaient à la bibliothèque. Oskar flânait le long des rayonnages et revenait de temps à autre, un livre à la main, se rasseoir à leur table commune. Depuis qu'Oskar avait pris l'habitude d'entourer d'un bras les épaules de son ami quand il lui montrait un passage intéressant, des étudiantes germanistes s'agglutinaient sur les bancs derrière les vitres de la salle de lecture. Quand ils louvoyaient chacun de son côté dans la foule des fêtes estudiantines, il arrivait parfois que Sebastian embrasse longuement une fille. En relevant la tête, il pouvait alors être sûr de croiser le regard souriant d'Oskar. A la fin de la soirée, la fille était guidée vers la sortie et abandonnée comme un pardessus entre les mains du premier condisciple venu. Après quoi Oskar et Sebastian se raccompagnaient mutuellement dans la nuit jusqu'à l'endroit où leurs chemins divergeaient. Là, ils s'arrêtaient ; la lumière d'un lampadaire les enveloppait comme une tente que ni l'un ni l'autre n'avait envie de quitter. Pas facile de décider à quel moment il convenait de se séparer. Maintenant ou plus tard ? Tandis que leurs

ombres tournaient sur elles-mêmes au passage des voitures, ils juraient en silence que rien ne changerait jamais entre eux. L'avenir ne se concevait que comme un chemin qu'ils feraient à deux, il se déroulait lentement tel un tapis moelleux. Au premier chant des oiseaux, ils se saluaient et chacun disparaissait dans sa moitié d'aurore.

Le premier vendredi du mois, Oskar s'autorise quelques secondes à imaginer que le rapide le ramène vers un de ces adieux sous les lampadaires de Fribourg. Vers une de ces discussions fiévreuses au bord de la Dreisam, ou du moins vers un manuel ouvert où se plonger tous les deux. Il sent alors sur ses lèvres le goût de son sourire avant de sombrer dans l'irritation. Bien sûr qu'il n'existe plus, le Fribourg des lampadaires nocturnes. Il existe en revanche un tunnel circulaire situé sous la Suisse, dans lequel Oskar précipite les unes sur les autres des particules élémentaires à une vitesse proche de celle de la lumière. Et il existe une ville vers laquelle il se dirige, invité à dîner en famille par la femme de Sebastian. C'est un vendredi qu'Oskar a vu pour la première fois Liam, pas plus grand qu'une poupée. Un vendredi qu'il a appris la nomination de Sebastian à l'université. C'est le vendredi qu'ils se regardent dans les yeux en essayant de ne pas penser au passé. Le vendredi qu'ils se disputent. Pour Oskar, Sebastian n'est pas uniquement la seule personne dont il supporte la présence avec joie. C'est aussi quelqu'un qui peut le chauffer à blanc rien qu'en bougeant un doigt.

Tandis que le train est arrêté en pleine voie, Oskar se penche vers sa serviette et en sort un exemplaire roulé du *Spiegel*, qui s'ouvre de lui-même à la bonne page. Inutile de lire l'article une fois de plus, il le connaît presque par cœur. Il préfère regarder la photo : un quadragénaire aux cheveux blonds, aux cils clairs, aux yeux d'un bleu translucide. L'homme rit, ce qui donne à sa bouche entrouverte une forme presque rectangulaire. Ce rire, Oskar le connaît mieux que son propre rire. Il passe une main caressante sur le front et les joues du portrait, puis écrase brusquement son pouce dessus comme pour éteindre une cigarette. L'immobilité du train le rend nerveux. Dans le groupe assis près de lui, une mère semée de petites fleurs distribue des sandwiches qu'elle tire d'une boîte en plastique. Une odeur de saucisson se répand.

— Et de quatre ! s'écrie le père, l'œil fixé sur une manchette en gros caractères, tout en frappant son journal du dos de la main. Regarde-moi ça. Quatrième décès ! Hémorragie au cours de l'opération. Le chef de service nie toute responsabilité.

— Quatre petits négrillons, chantonne une voix d'enfant, passent sur le petit pont.

— Tais-toi, dit la mère en étouffant la chanson avec un quartier de pomme.

Le père continue à lire :

— “Les laboratoires pharmaceutiques ont-ils recours à des cobayes humains ?”

Avec une moue vulgaire, il porte une bouteille de bière à ses lèvres.

— Tous des assassins, dit la mère.

— On devrait tous les...

— Faudrait pouvoir !

Oskar fourre le *Spiegel* dans sa serviette en espérant que Sebastian ne remarquera pas l'odeur du saucisson dans ses vêtements. Il quitte la salle à grands pas. Quand le train repart, il manque de tomber. Envoyez les imbéciles au front, pense-t-il, appuyé contre la paroi des toilettes. Faites-en de la chair à canon, qu'ils brûlent dans les déserts d'Afrique, dans la jungle d'Asie, peu importe. Encore cinquante ans de paix, et les gens de ce pays seront retombés au stade du singe.

A l'extérieur défilent les premiers jardinets de la banlieue de Fribourg.